

EN 2009, C'EST QUOI UN « BON PROF » ?



SOPHIE DOUCET
Journaliste et future
enseignante en histoire
au collégial

À travers l'enseignement, la recherche et l'écriture, Denise BARBEAU a poursuivi toute sa vie la même quête: comprendre comment et pourquoi les élèves apprennent. Celle qui enseigne aux futurs professeurs du collégial, à l'Université de Montréal, et qui a écrit plusieurs textes dans *Pédagogie Collégiale*, notamment sur la motivation scolaire et sur la classe comme miroir du professeur et de son enseignement, nous a accordé un entretien sur le thème du « bon prof ».



Denise BARBEAU est titulaire d'un doctorat en psychopédagogie de l'Université de Montréal. Elle a écrit de nombreux articles et ouvrages, et s'est mérité plusieurs distinctions dont le Prix d'excellence de l'Association québécoise de pédagogie collégiale pour l'ensemble de son travail dans le réseau collégial, en 2002, et le Prix de la ministre pour un travail de recherche sur la motivation scolaire, en 1994. Elle enseigne le cours *Processus d'apprentissages en enseignement supérieur* aux futurs professeurs des collèges du Québec, à l'intérieur du Microprogramme de formation à l'enseignement postsecondaire de l'Université de Montréal.

SOPHIE DOUCET :

Les « bons profs » sont très présents au cinéma. Il y a le marginal Keating du *Cercle des poète disparus*, la sensible et engagée Erin Gruwell de *Freedom Writers*, le sympathique François Marin dans *Entre les murs*... Mais dans la vraie vie, pour vous, Denise Barbeau, c'est quoi un « bon prof » ?

DENISE BARBEAU

Tout d'abord, un bon professeur, c'est quelqu'un qui possède et connaît sa matière de manière fine, pointue. Ça, c'est une évidence, c'est la base. Ceci acquis, le bon professeur, pour moi, est celui qui, avant de commencer à enseigner, va se poser deux questions fondamentales. La première est celle-ci: où est-ce que je veux emmener mes élèves? C'est-à-dire, qu'est-ce que je veux qu'ils sachent et soient capables de réaliser d'ici la fin de la période qu'on va passer ensemble? Le professeur doit avoir cet objectif final très clairement en tête, sinon il risque de passer à côté. Une fois que cela est clair, il se pose la

deuxième question: comment vais-je faire pour les amener à développer ces savoirs, ces compétences? Autrement dit, quels exercices, quelles activités, quelles méthodes d'enseignement vais-je privilégier pour amener mes élèves à lire, à réfléchir, à faire ce qu'ils doivent apprendre à faire?

Cette philosophie est tirée de l'approche par compétences, que vous utilisez abondamment dans votre enseignement, tant au collégial qu'à l'université. Vous y croyez beaucoup à cette approche qui ne fait pas encore l'unanimité...

db Je crois très fort que c'est uniquement dans sa réflexion et dans son essai à lui, dans son *faire* (son action) à lui, que l'élève apprend. Je l'ai d'abord constaté dans mon propre parcours d'étudiante. Les cours où j'ai le plus appris sont les cours où j'ai le plus *fait*. C'est-à-dire les cours où j'ai le plus lu, réfléchi, analysé et produit des choses à partir de ce que j'avais appris de mes lectures. Dans l'approche par compétences, il y a ce

souci du développement des savoirs (incluant les savoir-être et savoir-faire), qui est pour moi fondamental. Cette approche est critiquée, c'est vrai. Et ça me fâche, parce que je crois que ceux qui la critiquent le plus féroce ne l'ont pas vraiment comprise... Ils disent par exemple qu'on évacue le savoir dans l'approche par compétences – ce n'est pas vrai du tout! Faux aussi de dire qu'on nivelle par le bas. Au contraire, on vise plus haut, on veut pousser plus loin les apprentissages. Ceci dit, c'est un peu notre faute à nous, les gens du milieu de l'éducation. Nous n'avons pas été en mesure de bien expliquer le grand changement de paradigme que représente cette nouvelle approche. Les journalistes ne l'ont pas bien compris et les professeurs non plus, je crois. Je pense que le MELS (Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport) n'a pas injecté les fonds nécessaires pour que les gens puissent intégrer cette approche de façon approfondie.



Il faut dire qu'elle représente un changement radical, par rapport à l'approche traditionnelle de l'enseignement. Par exemple, on ne considère plus le professeur comme un simple conférencier ou communicateur.

db En effet. Quand un enseignant fait l'étalage de son savoir, on peut l'admirer, se dire: «Wow! Quel excellent conférencier. Quel formidable communicateur!» C'est très bien d'être un excellent communicateur. Mais... ce n'est pas ce que l'on nous demande, comme profs. Notre travail n'est pas de faire l'étalage de notre savoir, mais d'amener l'élève à développer les siens. À les intégrer suffisamment bien pour arriver à les transférer à l'extérieur de la classe, dans des situations de la vie courante. Dans l'approche par compétences, que je privilégie – attention, je ne dis pas que c'est la seule qui soit efficace! –, ce n'est pas le prof qui est important. Il n'est qu'un outil qui amène l'élève à apprendre. Il n'est qu'un accident de parcours dans son processus d'apprentissage! Une espèce d'éclair qui va faire en sorte que cet élève aura le goût d'apprendre, le goût d'essayer, de prendre des risques.

Dans votre livre *Tracer les chemins de la connaissance*¹, vous comparez le rôle du professeur à celui du metteur en scène d'une pièce de théâtre plutôt qu'à l'acteur qui donne le spectacle. Expliquez-nous.

db Il y a chez tout professeur une âme d'artiste. Il ne s'agit pas de faire taire cet artiste, au contraire. Il s'agit plutôt de le mettre au service de la

pédagogie d'une façon nouvelle. L'enseignant n'est pas celui qui donne le *show*, il est celui qui doit faire évoluer sur scène une troupe de comédiens amateurs qui auront, eux, à donner la représentation (démontrer l'acquisition des savoirs). Dans cette façon de voir les choses, le professeur est très présent auprès des élèves, il décide de la pièce à jouer, il leur propose son analyse du texte, il organise les répétitions, encadre les comédiens dans l'apprentissage de leur texte... Les élèves, eux, ne peuvent se contenter d'être des spectateurs dans la classe. Ils doivent être actifs, apprendre leur texte, travailler et retravailler de façon à intégrer si bien la pièce qu'ils pourraient la jouer dans n'importe quelle circonstance de leur vie. Pour moi, cette métaphore est la meilleure pour expliquer la conception nouvelle du rôle du professeur, un virage à 180 degrés, j'en conviens!

Notre travail n'est pas de faire l'étalage de notre savoir, mais d'amener l'élève à développer les siens. À les intégrer suffisamment bien pour arriver à les transférer à l'extérieur de la classe, dans des situations de la vie courante.

Vous utilisez aussi la métaphore du jardinier...

db Oui. Comme le metteur en scène, le jardinier n'est pas visible. C'est son jardin qu'on regarde et c'est devant son jardin qu'on s'émerveille (devant les apprentissages développés par les élèves). Quand on jardine, on met les graines en terre et, à un moment donné, on voit les tiges sortir, mais c'est long, c'est lent, comme l'apprentissage chez les élèves. Il faut

avoir cette patience d'attendre. On aurait parfois le goût de tirer sur la tige pour que ça aille plus vite, mais si on tire, la tige va se briser. Il faut laisser le temps au temps de faire son travail.

Vous accordez beaucoup d'importance à la dimension affective dans l'enseignement, à la relation professeur-élève.

db Oui. Pour moi, la dimension affective, c'est comme l'essence dans le moteur. Même dans une classe, le professeur doit avoir une relation individuelle avec chaque élève, parce que l'apprentissage est un acte individuel, personnalisé. Il faut prendre le temps d'apprendre les noms des élèves, accorder de l'importance au contact visuel qui s'établit avec chacun d'eux. Le «bon prof» réussira à donner à l'élève le sentiment que celui-ci est important et que sa relation à l'apprentissage est importante pour lui, que ça le préoccupe. Les recherches le démontrent clairement, l'élève qui sent que son prof se soucie de ses progrès est plus motivé, fournit plus d'efforts, apprend plus.

Par ailleurs, le professeur se doit d'être toujours honnête, de donner l'heure juste à ses élèves. Il doit leur dire si leurs apprentissages sont en bonne route ou non. Il doit être transparent et, je dirais, oui, affectueux. Il faut que le prof ait ce souci de ne pas blesser, pour ne pas bloquer l'élève, mais plutôt le pousser à avancer. Quand l'élève est en face d'un problème et qu'il s'aperçoit qu'il ne le comprend pas, il vit des émotions: l'angoisse, la peur de ne pas être à la hauteur... On ne peut pas les nier, ces émotions. Le rôle du professeur est d'essayer de favoriser un contact harmonieux avec

¹ BARBEAU, D., A. MONTINI et C. Roy, *Tracer les chemins de la connaissance. La motivation scolaire*, AQPC, 1997, 535 p.



la situation d'apprentissage, une ouverture à l'apprentissage. Donc de minimiser le stress négatif et inutile.

On a beaucoup critiqué cet aspect du renouveau pédagogique, en disant qu'on ne peut pas éviter tout stress à l'élève, parce que de toute façon, du stress, il en vivra dans sa vie professionnelle...

db Qu'on se comprenne bien. Pour moi, le stress, c'est positif en soi, mais il y a du stress utile et du stress inutile. Si une personne ne ressent pas un certain degré de stress, elle ne sera pas portée à apprendre, à se dépasser. Le stress, c'est d'avoir le goût. Le goût d'apprendre, c'est un déséquilibre. Un doute. C'est inquiétant, car on ne sait pas si on va y arriver. Ce stress, causé par le déséquilibre, il est important. Ceci dit, pour que l'apprentissage se fasse, il faut que le désir d'apprendre (stress positif) soit plus grand que la peur de se tromper (stress négatif). C'est ce que le professeur, par son attitude, va essayer d'induire chez l'élève. Pour moi, c'est ça, un « bon prof ». C'est simple au fond. Mais c'est compliqué à réaliser, comme toute relation humaine...

Vous êtes venue à l'enseignement par accident. Vous vous destiniez à une carrière de psychologue clinicienne, puis vous avez eu un coup de foudre pour le métier de prof. Avez-vous été bonne tout de suite ?

db Non ! Personne ne peut être vraiment bon tout de suite. Mais je ne pense pas que j'étais mauvaise non plus. Je devais être dans la moyenne supérieure. En fait, quand j'ai commencé à enseigner, je ne faisais que répéter les *patterns* traditionnels que j'avais observés. Mais assez vite, j'ai vu les limites de

ce que je faisais. Moi, j'étais mon savoir, mais eux n'apprenaient pas toujours. Et, là, j'ai commencé à me poser des questions : comment je vais faire pour qu'ils apprennent ? C'est quoi apprendre ? Je suis alors retournée à mes livres et sur les bancs d'école pour faire un doctorat en psychopédagogie. Plus je lisais, plus je travaillais, plus j'étais en contact avec les élèves, plus j'étais convaincue d'une chose : l'élève est au centre de tout.

On parle beaucoup dans les médias des professeurs fatigués, qui abandonnent le métier ou souffrent d'épuisement professionnel. Ce n'est pas un métier facile, mais qu'est-ce qui fait qu'on l'aime ? Qu'est-ce qui fait qu'on peut être heureux et passionné dans ce métier ?

db C'est un drôle d'univers, une classe. On y entre et, au bout de deux minutes, on reçoit du *feed-back* sur ce qu'on est et ce qu'on fait. Si on est sensible à ce qui se passe – et tout le monde l'est, je pense – on a une rétroaction immédiate. Lorsqu'on a quinze élèves qui ne nous regardent pas, on sait qu'on n'est pas intéressant. On ne peut pas nier qu'on l'a, ce *feed-back*-là. Il est tout le temps là. C'est confrontant.

Moi, quand j'entre dans une salle de classe, je me dis : les gens ici se sont déplacés pour apprendre. Ils ont parfois payé pour être là. Il faut que je leur donne quelque chose. Et pas juste de l'information qu'ils seraient capables de trouver dans les livres. Leur temps est précieux, leur vie trop précieuse pour qu'ils gaspillent trois heures par semaine pendant une session ! Mon devoir est de les faire apprendre, progresser, entre autres à l'aide de la relation humaine que je vais établir avec eux. Je ne suis pas là pour moi, mais pour eux.

Ce sont eux, les élèves, qui font qu'on aime tant enseigner. On se laisse prendre au jeu, parce qu'on les aime. Même ceux qui sont rébarbatifs deviennent comme un défi ! On a envie de le relever.

En fait quand j'ai commencé à enseigner, je ne faisais que répéter les patterns traditionnels que j'avais observés. Mais assez vite, j'ai vu les limites de ce que je faisais. Moi, j'étais mon savoir, mais eux n'apprenaient pas toujours.

Dans la vie, tu remarqueras, on s'amuse en se donnant des défis, comme frapper sur une balle de tennis ou grimper une montagne en raquettes. On s'amuse en provoquant chez soi un effort qui nous permet de nous réaliser. Comme prof, je veux que mes élèves soient fiers d'eux, qu'ils réalisent des choses. Et ma réalisation à moi, c'est de les amener, eux, à se réaliser. ♦

Denise BARBEAU a enseigné la psychologie au Collège de Bois-de-Boulogne de 1970 à 2002. Chercheuse et chargée de cours à l'Université de Montréal et à l'Université de Sherbrooke, elle a écrit de nombreux articles et ouvrages, dont *Interventions pédagogiques et réussite au Cégep*, *Méta-analyse* (2007) et *Tracer les chemins de la connaissance* (avec Angelo Montini et Claude Roy, 1997).

Sophie DOUCET vient de terminer ses études dans le cadre du Microprogramme de formation à l'enseignement supérieur de l'Université de Montréal et elle est aussi titulaire d'une maîtrise en histoire de la même institution. Après une décennie passée à pratiquer le journalisme (*L'Actualité*, *Québec Science*, *La Presse*, *La Gazette des femmes*, etc.), elle se prépare à devenir professeure au collégial. Sophie Doucet s'intéresse à l'histoire, particulièrement aux femmes qui l'ont écrite, ainsi qu'à la Chine, dont elle a fait le thème de plusieurs conférences.
sophiedou@hotmail.com